

Alvin, W. Gouldner, *The Future of Intellectuals and the Rise of the New Class*, New York, The Seabury Press, 1979.

Benoît Allaire

Volume 1, numéro 1, janvier 1982

Les intellectuels et les pouvoirs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040397ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040397ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

0711-608X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Allaire, B. (1982). Compte rendu de [Alvin, W. Gouldner, *The Future of Intellectuals and the Rise of the New Class*, New York, The Seabury Press, 1979.] *Politique*, 1(1), 109–114. <https://doi.org/10.7202/040397ar>

Alvin, W. Gouldner, *The Future of Intellectuals and the Rise of the New Class*, New York, The Seabury Press, 1979.

Le spectre qui hanta l'Europe n'aurait été qu'une illusion. Et l'Histoire se préparerait à jouer un autre bon tour au vieux Marx. Oui, le Monde va changer de base mais, pas plus que l'esclave n'aura remplacé le maître ou que le serf n'aura pris la place du seigneur, ce ne sera le prolétariat qui ramassera les ruines du vieux Monde. Non, ce ne sera pas encore lui qui mettra fin à l'Histoire puisque, nous rappelle Gouldner: «The lowest class never comes to power.»

Selon la dialectique de cet «hegélien de gauche» (c'est ainsi que se définit Gouldner), une nouvelle synthèse va émerger de l'affrontement de la thèse et de l'antithèse actuelles et ce sera (c'est déjà) la nouvelle classe qui cherche à se poser en nouvelle thèse.

Le point de départ de sa thèse à lui, Gouldner, c'est qu'une des insuffisances du scénario marxiste a été justement de proposer une théorie de la révolution qui reste silencieuse sur les auteurs du dit scénario, les théoriciens de la révolution eux-mêmes. C'est à dire, les intellectuels.

Pourtant, jamais dans l'histoire moderne, les révoltes des ouvriers et des paysans n'ont pu abattre l'État et opérer un transfert réel de la propriété sans une alliance avec, et sous la direction des intellectuels. Sans les intellectuels, il ne peut y avoir que des rébellions, pas de révolution. Ce sont eux qui créent et qui contrôlent le Parti, cette structure qui permet la cristallisation des alliances de classes. Et qui sert, par la même occasion, de base populaire aux intellectuels, de tremplin vers le pouvoir.

Les intellectuels forment cette nouvelle classe qui monte. C'est elle que Gouldner analyse ici afin de corriger le scénario marxiste et montrer que l'Histoire n'est pas prête de finir.

La nouvelle classe de Gouldner forme originalement un groupe issu de la fraction éduquée de la bourgeoisie. Il refuse cependant de circonscrire l'activité des intellectuels au seul domaine des valeurs. De faire de ceux-ci uniquement des porteurs de l'idéologie. Et de les cantonner dans les rôles ou de critiques ou de légitimateurs d'une classe dominante, ou d'une classe dominée. Les intellectuels ne sont ni une fraction de classe ni un groupe spécialisé en idéologies mais une classe, une nouvelle classe. Composée de deux fractions :

«There is at least two elites within the new class: *Intelligentsia* whose intellectual interests are fundamentally «technical», and intellectuals whose interests are primarily critical, emancipatory, hermeneutic and hence often political.» (p. 48)

Cette nouvelle classe est donc riche d'un instrument complexe, d'une arme à deux tranchants, une culture qui premièrement est son capital et qu'elle fait fructifier pour produire et reproduire les conditions sociales particulières qui lui permettent de s'approprier la plus grande part possible des revenus que peut générer la vente de ses connaissances «techniques» aux capitalistes. Et deuxièmement, lui permet, sur l'autre ta-

bleau, de renforcer sa position hégémonique en utilisant les leviers « idéologiques » de sa culture particulière.

Sa culture, c'est une connaissance qui, entre autre choses, est technique. Elle lui permet donc d'acquérir une place vitale dans la gestion de la production et de faire payer très cher aux capitalistes les services qu'elle leur rend. Elle leur permet également de prendre peu à peu le pas sur les capitalistes. Les gestionnaires qualifiés deviennent de plus en plus indispensables et :

« The old investing class is slowly transformed into a privileged but functionless status group, into a « nobility » without a function in production and administration. Step by step, the New class of intellectuals transforms the old class into a rentier class, into pensioners... » (p. 17)

La culture de la nouvelle classe ne lui permet pas seulement d'acquérir des positions stratégiques dans la production. Elle permet également le renforcement de sa position idéologique. La gestion qu'exerce la nouvelle classe se veut scientifique. Professionnelle.

« Professionalism silently installs the New class as the paradigm of virtuous and legitimate authority, performing with technical skill and with dedicated concern for the society-at-large. Professionalism makes a focal claim for the legitimacy of the New class which tacitly de-authorizes the old class. » (p. 19)

La délégitimation de la « vieille » classe capitaliste ne signifie aucunement que la nouvelle classe est absolument et nécessairement contre l'autorité comme le majorité des sociologues américains qui ont étudié la question des intellectuels le croient, mais ennemie d'une autorité particulière dans le seul but d'imposer sa légitimité à elle. Et la nouvelle classe sait se servir du discours pour renforcer sa position autant vis-à-vis des capitalistes que du prolétariat. Elle se fait égalitariste quand elle réclame (pour tous) de meilleures conditions de travail ou la limitation des profits excessifs; et anti-égalitariste quand elle

réclame pour elle plus de pouvoirs et plus de revenus en échange des services que son capital culturel rend indispensables aux capitalistes. Sur les deux tableaux elle est gagnante. Et la nouvelle classe est passée maître dans l'art de présenter son intérêt propre comme étant tantôt celui des prolétaires, tantôt celui des capitalistes. Elle joue des deux, l'un contre l'autre, toujours à son avantage.

Encore faut-il expliquer à quoi tient l'efficacité du discours de la nouvelle classe. C'est que, nous dit Gouldner, la nouvelle classe, en tant que bourgeoisie culturelle issue de l'ancienne dont elle s'est détachée peu à peu pour former d'abord une fraction éduquée, puis se transformer progressivement en nouvelle classe, constitue, bien qu'elle soit elle-même divisée en fractions, une communauté unie par un langage commun. Gouldner qualifie d'ailleurs la nouvelle classe de « speech Community ».

Le langage particulier que partagent (bien qu'à des degrés divers) tous les membres de la nouvelle classe, et qu'ils s'emploient à rentabiliser, Gouldner l'appelle « the culture of Critical Discourse » (C.C.D.). Le C.C.D. est le ciment qui unit les intellectuels (a « common bond »). C'est aussi une idéologie (A share ideology ... about discourse — p. 28). Mais cette idéologie confère à celui qui la partage, et plus spécialement à celui qui la possède, un pouvoir réel, à cause de la nature particulière du C.C.D. lui-même :

« The culture of critical speech forbids reliance upon the speaker's person, authority, on status in society to justify his claims. As a result, C.C.D. de-authorizes all speech grounded in traditional societal authority, while it authorizes itself, the elaborated speech variant of the culture of critical discourse, as the standard of *all* « serious » speech. From now on, persons and their social positions must not be visible in their speech. Speech becomes impersonal. Speakers hide behind their speech. Speech seems to be disembodied, de-contextualized and self-grounded. (...) The New Class becomes the guild masters of an invisible pedagogy. » (p. 29).

Ce discours dépersonnalisé, qui s'auto-autorise, donne à celui qui le possède, et sait l'utiliser, une grande autorité en ce sens qu'il se présente comme essentiellement fondé sur la raison universelle; et non comme émanant d'un groupe défendant son intérêt mesquin. Ce discours permet donc à la nouvelle classe non seulement de prétendre à l'indépendance ou à l'autonomie par rapport à la classe capitaliste dont le discours ne peut dissimuler les intérêts trop évidents, mais aussi de renforcer considérablement son propre pouvoir dans la mesure où elle est capable de se créer des alliances avec, par exemple, les ouvriers, en parlant en leur nom, en prenant leur défense, mais au nom de l'intérêt universel.

La nouvelle classe ne sert qu'un seul maître, elle-même. Elle accepte donc temporairement sa subordination vis-à-vis la classe capitaliste mais dans la mesure où cela sert présentement ses intérêts. Et aussi longtemps que cela les servira. Il s'agit donc d'une alliance purement conjoncturelle qui ne fait pas perdre de vue à la nouvelle classe son intérêt propre. Il en est de même de ses alliances « politiques » avec les classes dominées à qui elle s'offre généreusement en aide dans la mesure où elle peut en tirer un soutien à sa cause et renforcer sa propre légitimité.

La chute de la bourgeoisie capitaliste traditionnelle ne signifiera donc pas la fin de toute domination.

« The New Class is hardly the end of domination. While its ultimate significance is the end of the old moneyed class's domination, the New Class is also the nucleus of a NEW hierarchy and the elite of a new form of cultural capital. » (p. 83)

Le paradoxe de la nouvelle classe est d'être, à la fois, une force émancipatrice et, en même temps, élitiste :

« The new discourse (CCD) is the grounding for a critique of established forms of domination and provides an escape from tradition, but it also bears the seeds of a new domination. » (p. 84-85)

La nouvelle classe est donc, comme le dit Gouldner, une Classe Universelle défectueuse (a Flawed Universal class). Son universalisme est en réalité boiteux parce que ce n'est pas de la fin de l'Histoire dont elle est porteuse mais d'une nouvelle domination. Celle de la nouvelle Classe.

Benoit Allaire
Université de Montréal